a laissé un libre essor à notre joie. Oh ! M. le supérieur, qu'elle est belle la position de Notre-Dame, comme elle prête au recueillement, à la solitude ! La maison du Noviciat, placée dans l'île, ne peut être plus propre à former des saints....

« Mais c'est assez sur ce point ; le Frère Augustin peut vous dire ce qu'est Notre-Dame. Nous sommes bien portans, à l'exception du Frère Vincent, qui est on ne peut plus fatigué ; je crains qu'il ne se sente longtems du coup de la lame qu'il a reçue sur le lac Erié ; la jeune Sœur n'a pas été malade depuis New-York.

« Maintenant, Monsieur, je dirais volontiers avec le psalmiste : *Hæc requies mea in sæculum sæculi, hic habitabo, quoniam elegi eam.* A l'aspect de ces vastes forêts qu'on ne perd pas de vue pendant quatre cents lieues, l'âme se sent pénétrée d'un sentiment inexprimable de tristesse et de joie. Tant de contrées encore assises à l'ombre de la mort, tant de peuples qui demandent le pain de la parole, et non est qui frangat eis ! Quoi ! la France surabonde, et ici, dans ces lieux, un seul prêtre ! Oh ! si plusieurs n'étonnaient pas la voix de l'Esprit Saint, assurément ils viendraient ici. Comment donc ne sensais-je pas inondé de joie en me voyant appelé à une œuvre si excellente ? Ici ce que fait un prêtre ne se ferait pas sans lui ; mais une si riche moisson, et si peu d'ouvriers ! De toutes parts on demande des prêtres, des Frères et des Sœurs ; cependant il ne serait pas avantageux à tous de venir ici ; il faut une vertu bien éprouvée pour se soutenir longtems, et mieux que jamais je comprends l'avantage inexprimable d'appartenir à une communauté. Priez, M. le supérieur, que dans peu je puisse me rendre utile : Dieu m'a protégé jusqu'ici, car ma santé est bien meilleure qu'avant mon départ de France ; j'espère donc qu'il ne m'abandonnera pas. Marie nous aime tant, elle voit avec tant de complaisance notre œuvre, comment ne réussirait-elle pas ? S'il faut des épreuves, des croix, elle n'en a point manqué, et elle n'en manquera pas : puissions-nous tous conserver le sentiment de résignation qu'ont mis en nous les croix déjà essayées ! Nous rions maintenant des dangers que nous avons courus : il en sera sans doute ainsi à la fin de la vie ; le jusie rira des peines et des fatigues de son pèlerinage. Priez pour nous, que toute Sainte-Croix prie pour nous, les jeunes pensionnaires surtout, que j'affectionne tant, et qui déjà peuvent compter ici de nobles émules en piété, modestie, silence et travail, car nos jeunes pensionnaires offrent déjà un aspect vraiment enchanteur ; je me crois presque à Sainte-Croix.

« Comme j'attendais de jour en jour l'arrivée du Père Scrin, j'ai tardé un peu à vous informer de notre arrivée. Vous voudrez bien encore m'excuser sur ce point.

« Déjà, M. le supérieur, j'ai eu le bonheur de baptiser un petit sauvage, que ses parens nous ont amené de vingt à trente milles.

« Cinq à six sauvages sont venus me saluer ; ce salut consiste à mettre le genou en terre, en demandant la bénédiction, et tendre la main au prêtre, en baisant la sienne. Il y aurait des choses bien intéressantes à dire sur ces sauvages : Mme. Coquillard, leur interprète, m'en a raconté des traits vraiment admirables.

« Puisque je parle de cette excellente dame, je ne puis m'empêcher de parler d'un jeune enfant de neuf à dix ans, qu'elle a adopté, véritable ange terrestre. Il a été baptisé par le saint évêque, Mgr. Bruté, et a eu pour parrain M. Petit, de sainte mémoire. En ce moment il se meurt de langueur, et souffre des douleurs inouïes, mais, plein d'une foi vive, il demande à Dieu des souffrances, parle de la mort sans la moindre émotion, et pense avec consolation que Dieu lui envoie tant de souffrances pour la conversion de son père protestant. Quand vous recevrez cette lettre, il sera au ciel probablement, car il n'a plus qu'un souffle de vie. Ce seul trait suffirait à un missionnaire pour lui faire oublier les fatigues et les peines qu'il peut éprouver d'ailleurs.

« Veuillez agréer les hommages respectueux de votre tout affectionné fils,
« A. GRANGER, prêtre de Sainte-Croix. »

Voici maintenant la notice dont nous avons parlé et que nous tirons du *Détroit Daily Advertiser* :

Décédé en cette ville, au presbytère de Ste. Anne, le 22 mars soir, Monsieur Fullon, étudiant en théologie. Ce jeune Monsieur était venu de la Belgique depuis quelques années, pour travailler aux missions. C'était un jeune homme de talens, et d'un caractère à se faire aimer de tous ceux qui le connaissaient : il est mort de consommation. Je ne puis m'empêcher de rappeler les grandes marques d'attention que témoigna à cet infortuné jeune homme, Mlle. de Chauvin, durant les quinze jours qui précédèrent sa mort, et lorsqu'il n'y eut plus d'espérance pour sa santé. Elle est une des jeunes dames arrivées de France, l'année dernière, pour augmenter le nombre des sœurs de la charité. Elle n'a pas encore pris l'habit de cette vénérable société, mais elle est occupée à prendre connaissance des usages et coutumes du pays. Madame Antoine Beaubien, dame des plus distinguées pour ses sentimens religieux, a insisté Mlle. de Chauvin, de venir passer quelque tems à sa maison. Aussitôt que madame Beaubien connut le triste état où se trouvait le jeune étudiant ; elle pria Mlle. de Chauvin, de remplir à son égard les devoirs de sa vocation, et celle-ci n'oublia rien pour s'en acquitter dignement. Nous espérons voir, avant peu, cette jeune dame faire l'ornement des sœurs de la charité de Notre-Dame du Lac, lesquelles ont été envoyées de France pour soulager les souffrances de l'humanité, sous la direction de leur digne et pieux supérieur.

L. C.

NOUVELLES POLITIQUES.

CANADA.

—Un pauvre homme nommé Lamoureux, domicilié rue St. Ignace, eut le malheur de se casser une jambe en faisant une chute dans la rue Sababerry, jeudi soir.

Aurore.

—Lundi matin cinq radeaux descendaient tranquillement le chenal. Des gens parvinrent à les gagner et à les amener au rivage vis-à-vis l'île Ste. Hélène, près de la traverse. On s'aperçut qu'ils venaient de Chateauguay d'où la glace les avait remportés avec un moulin, etc. Il paraît que la crue des eaux et le mouvement des glaces ont fait considérablement du dommage en cet endroit. Les eaux baissent rapidement ici et se sont élevées au dessus des quais à Sorel. L'année dernière la *Princesse* arriva ici la première au 13 avril ; mais s'il l'hiver continue de se faire sentir comme par son présent de neige d'avant-hier, le 13 pourra bien être un poisson d'avril.

Idem.

—Le feu prit lundi soir à la résidence du révd. M. Girdwood, ministre Baptiste, rue Ste. Monique, faubourg St. Antoine, par la négligence d'une servante qui le mit avec une chandelle en cherchant des effets dans une armoire. Malgré le zèle des pompiers, la maison était si désavantageusement située qu'on ne put rien sauver que la bibliothèque qui fut encore considérablement endommagée. La maison appartenait à W. Douglas, écrivain, et était assurée à la compagnie d'assurance de Montréal.

Idem.

—Avant-hier matin sur les dix heures le feu éclata encore dans la boutique d'un charpentier, derrière la nouvelle église méthodiste, rue Lagache-tière, faubourg Québec, et malgré la promptitude des secours apportés par la compagnie du feu trois petites maisons en bois furent la proie des flammes.

Idem.

FRANCE.

Conservation des corps végétaux et animaux. — On lit dans un journal de Marseille :

« Un Italien a passé ces jours derniers à Marseille se rendant à Paris, pour y soumettre à l'examen des savans les résultats d'une découverte aussi ingénieuse qu'intéressante. Il ne s'agit de rien moins que d'un procédé qui rend tous les corps végétaux et animaux susceptibles d'une conservation indéfinie. Ce procédé n'altère ni ne diminue le corps lui-même, ni ses accessoires qui restent tels qu'ils étaient dans leur état de nature. Ainsi, les cheveux, la barbe, gardent leur couleur et leur souplesse ; il en est de même des plumes des oiseaux ou des poils des animaux soumis à ces préparations. Les fleurs ainsi traitées conservent à jamais leur fraîcheur et leur couleur ; ce procédé ouvre ainsi à la science botanique un avenir d'économie et une facilité d'importation qui agrandit considérablement le domaine de cette science. Le procédé auquel sont soumis les corps des animaux a pour but de leur donner la dureté de la pierre ou du marbre. Ainsi un cadavre humain pourra, grâce à cette invention, devenir statue. Nous avons vu une partie d'un foie qui avait le poli de la pierre et une dureté telle qu'avec ce foie on pouvait enfoncer des clous dans un mur. Il nous a été assuré que des matières animales ainsi préparées pouvaient être soumises à l'action du feu jusqu'à 100 degrés de chaleur, sans subir la moindre altération. Nous avons vu aussi des mains d'hommes et d'enfants, des sangues gorgées de sang, de petits poissons, tous ces divers corps parfaitement conservés et rendus aussi durs que le marbre. Il est facile de concevoir l'importance d'une telle découverte, soit pour la science anatomique, soit surtout pour l'histoire naturelle. »

HISTOIRE DE CHARLES.

La misère que nous voyons à Paris ne ressemble point à celle des provinces ; tous les jours nous sommes appelés chez des malheureux qui manquent de tout, et cependant, il y a encore autour d'eux, et même dans leur manière, quelque chose qui contraste avec la pauvreté, un souvenir de luxe ou de plaisir, là où il n'y a pas de pain. La misère du mendiant que vous rencontrez à la porte de l'église vous fait moins de mal que cette misère déguisée, et est bien facile à secourir. Dernièrement, j'ai vu tout ce que cette pauvreté qui veut se cacher a de cruel et de pénible. Le Vendredi-Saint, j'avais assisté à l'office de Notre-Dame, et je m'étais mêlé à un groupe de peuple qui se rapprochait d'un des autels pour l'adoration de la croix.

La vaste basilique était presque vide, et cette absence des fidèles ajoutait à la tristesse du jour. Le Crucifix venait d'être exposé sur un autel ; les vieillards, les femmes, les petit enfans, quelques soldats s'agenouillaient tour-à-tour et baisaient respectueusement le bois sacré. Je remarquai, pendant cette cérémonie, dix à douze jeunes gens que j'aurais pris pour des artisans, si un air de paresse, si une démarche nonchalante et une mise qui n'était pas celle des ouvriers, ne m'avaient fait voir que c'étaient de ces êtres inoccupés, dont Paris compte un si grand nombre ; de ces malheureux qui, sur nos places publiques et sur nos promenades, traînent péniblement, pendant le jour, leur dangereuse oisiveté, et qui, le soir, obstruent les portes des salles de spectacle et veulent du plaisir... quand ils n'ont pas de pain.

Ces jeunes esprits forts riaient, causaient ensemble, et tournaient en ridicule ce qui se passait sous leurs yeux. J'en distinguai un parmi